

“No et moi” : l’une a un domicile, l’autre pas

ID | ART-0012-PRESS | Theme | PRESS | Updated | 16-07-2026 | Version | 1.0.0

Journal | Le Monde

Date | 16-11-2010

Auteur | Jean-Luc Douin

Themes | No et moi; Le septième art



*Nina Rodriguez et Julie-Marie Parmentier dans le film français de Zabou Breitman, “No et moi”.
DIAPHANA DISTRIBUTION*

Lou, treize ans, adolescente surdouée, vivant dans une famille fracassée par la mort d’un bébé, donc en déficit affectif, aime vagabonder dans les rues et observer un monde qui va de travers.

Ayant repéré une jeune femme sans abri qui rôdait à la Gare d’Austerlitz, elle décide de faire en classe un exposé sur les SDF, interviewe la jeune fille, s’attache à elle, et convainc ses parents de l’héberger à la maison.

Jusqu’à quand No, 18 ans, reconnaissante mais défoncée et tentée par la prostitution, va-t-elle pouvoir rester dans ce clan familial que sa présence a transfiguré ?

Le film est adapté d’un roman à succès de Delphine Le Vigan, Prix des Libraires 2008, traduit en vingt langues (éditions Jean-Claude Lattès). Il explore de pair le passage d’une gamine à l’âge adulte, avec sa prise de conscience que l’idéalisme doit composer avec les règles sociales et sa découverte de la sexualité.

Et la difficulté pour une sans abri de recoller aux normes, la formation d’un trio de jeunes complices (Lou, No et Lucas, un copain de classe friqué et attiré par la jeune errante), la métamorphose de la mère de Lou qui sort de sa déprime au contact de l’ange noir qu’elle héberge (belle prestation de Zabou, actrice).

La Zabou réalisatrice a des idées de mise en scène. Elle filme une cour de récréation en se polarisant sur les bottes des filles, une scène de bain comme une cérémonie japonaise, une scène de repas de famille comme un concours de névroses, elle figure l’incorrigible soif de liberté de No par un dessin animé. Elle distille de ci de là des notations personnelles qui nous rappellent son obsession

Elle est moins convaincante lorsqu'elle tente de figurer l'ivresse insouciance des jeunes en fièvres musicales, flirte avec le pathos quand elle déclenche un *Jesu Christi* de Purcell pour dire la souffrance d'une fille à qui sa mère recluse à Ivry a refusé d'ouvrir la porte. Elle n'efface pas le soupçon de mièvrerie qui plane sur le traitement de cette histoire où les gens de la rue, en fin de compte, sont absents. 30

Sa grosse erreur est d'avoir choisi de faire interpréter la SDF par une actrice confirmée. Julie-Marie Parmentier a un talent fou, de l'abattage à revendre (elle l'a prouvé dans *Charly* d'Isild Le Besco), mais on ne croit pas une seconde à son théâtral numéro de singe savant. Clope en bec, phrasé rude, gestes de poivrote : on a l'impression qu'elle fait un sketch. 35

Pour que le film suinte de ce dont il voulait parler (naturel, irruption brutale de réalité), il aurait fallu - qui sait ? - une vraie voleuse de bicyclette, la Sandrine Bonnaire de *Sans toit ni loi*, un visage inconnu, une découverte comme celles que déniché Jacques Doillon... un stigmate d'authenticité. 40